

—Assez, citoyen, dit Jeanne, je ne suis point accoutumée aux compliments, je ne les aime pas.

—Dites plutôt que vous dédaignez celui qui vous les adresse.

—Du dédain, moi ! Et pour vous ! Que suis-je donc, sinon l'officiuse, la servante de la citoyenne Fouquier-Tinville. Je n'ai pas besoin de me payer de mots. Ce n'est point le titre de valet qui doit humilier, mais la situation. Pauvre, je suis servante c'est-à-dire la dernière de cette maison, tandis que vous êtes le secrétaire intime d'un homme qui tient la vie des dix mille prisonniers dispersés dans les prisons de Paris.

—Officiuse, servante ! vous ?... s'écria Marcus, allons donc. Oui, vous recevez un salaire, vous habillez la femme de l'Accusateur public ; pour tous vous semblez une fille intelligente, sachant chiffonner des rubans et lier les cheveux d'une bandelette dorée ; on vous regarde comme plus adroite que les autres, voilà tout.

Si la belle Thérèse Cabarus vous connaissait, elle chercherait à vous enlever à votre maîtresse actuelle. Il est permis peut-être, à tous ceux qui vous approchent et qui vous voient, de se méprendre sur ce que vous êtes véritablement, mais moi ! moi qui sens pour vous un entraînement irrésistible, je ne m'y trompe pas !

—Citoyen !

—Et tenez, à cette minute même vous vous trahissez. Le mépris dont s'en prend votre regard, l'intonation de votre voix sont d'une femme qui a vécu au milieu d'un monde que vous affectez de ne pas connaître.

Jeanne secoua la tête.

—Vous vous trompez dit-elle, j'appartiens au peuple et j'en suis sortie.

—Qui donc vous appris cette fierté d'attitude, cette correction de langage ? Oh vous a-t-on enseigné ce qui ne s'acquiert que par le frottement continu d'une société choisie ? Est-ce en vous livrant à de durs travaux que vous auriez gardé ces mains blanches ? Non ! non ! vous trompez ceux qui vous entourent et qui vous emploient ; vous mentez à votre passé, à votre éducation pour une raison que j'ignore. En entrant chez Fouquier-Tinville, vous avez un but que vous poursuivez avec l'obstination tranquille qui fait le fond de votre caractère. Oh ! tenez ! depuis deux ans, je me suis jeté à corps perdu dans une révolution que vous devez haïr, j'ai touché à la hache, j'ai les mains rouges. Et cependant, je vous le jure, si vous avez un secret, vous pouvez me le confier...

—Je n'ai point de secrets, répondit Jeanne, dont le visage garda sa pâleur de marbre.

—Vous me repoussez ?

—Je n'ai ni à vous accueillir ni à vous repousser.

—Mais je vous aime ! vous le voyez bien !

—Vous avez tort, citoyen Marcus.

—Et vous me répondez : — " Vous avez tort " — de cette voix sans timbre, avec laquelle vous transmettez un ordre. Votre front ne rougit pas sous mon regard, tant vous vous sentez forte de votre froideur. Je vous avoue que j'ai fait de votre tendresse le but de ma vie, et vous n'êtes pas même saisie d'un frisson de terreur.

—J'ignore la crainte, répondit Jeanne.

—Je puis cependant devenir redoutable.

—Alors vous êtes à plaindre.

—Me défendez-vous d'espérer ?

—Absolument.

Ce fut au tour de Marcus de pâlir.

—Mais, reprit-il, si je disais à Fouquier-Tinville ce que je soupçonne, ce que je sais, car il est des intuitions qui sont des révélations... Si je lui apprenais que vous êtes une aristocrate déguisée, poursuivant ici quelque but mystérieux !

—Vous le surprendriez fort, répondit Jeanne. Je suis entrée chez lui munie d'une carte de civisme parfaitement en règle, et présenté par mon amie Rose-Thé, blanchisseuse de l'incorruptible Maximilien. Voilà des titres et des preuves, j'espère... Mais vous étonneriez bien davantage la citoyenne Fouquier-Tinville, dont je prépare les parures et qui n'a jamais rencontré une semblable officieuse... Vous avez, ce me semble, peu de suite dans les idées, citoyen Marcus...

Vous affirmez m'aimer, et cependant vous me menacez... Dois-je donc désormais vous craindre ?

—Il ne faudrait me prendre en pitié, dit Marcus. En ce moment, je suis sincère, je vous aime, je me donne à vous, si vous le voulez, ce que vous exigerez me sera sacré... Je ferai ce que vous m'ordonnerez de faire.

—Je n'ai qu'une prière à vous adresser,

—Laquelle ?

—Oubliez ce que vous venez de me dire, comme j'essaierai de le faire moi-même.

—Ah ! s'écria Marcus, vous m'obligerez à vous haïr.

Le regard de Jeanne se posa sur le regard de Marcus. Pendant une seconde, tous deux parurent mesurer leurs forces, lui pour l'attaque, elle pour la défense, puis avec sa balle et calme vaillance habituelle, Jeanne lui répliqua :

—Quel mal vous ai-je fait pour que vous me haïssez ?

—Vous me repoussez.

—Les sentiments se commandent-ils ?

—Parlez, dites, croyez-vous que jamais je puisse vous plaire ?

—Jamais, dit Jeanne en secouant la tête.

—Et je serai condamné à cette torture de vous voir tous les jours !

—J'éviterai de me trouver sur votre passage.

Marcus saisit son front à deux mains :

—Implacable ! vous resterez implacable !

La jeune fille le regarda de nouveau, puis elle releva les dernières fleurs et, avec le calme qui rendait plus irrésistible encore le charme de sa beauté, elle quitta le cabinet de Fouquier-Tinville.

Mais quand elle se retrouva seule dans la petite chambre où elle avait coutume de travailler, la sérénité dont elle s'était fait un masque tomba subitement.

Jeanne comprit que l'amour de Marcus la chasserait d'une maison où elle était entrée afin de tenter de sauver le comte de Civray. Tant que le jeune secrétaire avait gardé le silence, il était possible à ces deux êtres, si dissemblables de goûts et de croyances, de vivre en paix sous le toit du sanglant magistrat de la République. Mais, de cette heure, la situation allait devenir périlleuse. Sans doute la femme de l'Accusateur public tenait à Jeanne, mais Fouquier-Tinville attachait peut-être plus de prix encore aux services de son secrétaire.

Ce que Jeanne avait résolu de faire, elle devait se hâter de l'accomplir, sans se dissimuler les difficultés contre lesquelles se heurtaient son ignorance des choses et des lieux.

Le temps lui manquait pour étudier, pour surveiller. Cependant elle n'hésita pas, et résolut de tout préparer pour un départ prochain.

A tout hasard, elle songea à mettre la citoyenne Fouquier dans ses intérêts.

Rien n'était plus facile. Belle et coquette, la femme de l'Accusateur public aimait la louange et la toilette. Tout lui devenait prétexte à parure. Comme elle avait formé le projet d'assister à une des prochaines séances du tribunal, elle souhaitait une toilette d'un caractère à part, et Jeanne possédait assez de goût pour réaliser les rêves d'élégance de sa maîtresse.

Avant d'entrer chez elle, Jeanne masqua son visage d'un sourire.

—Voici, dit-elle à sa maîtresse, ce que j'ai trouvé de mieux comme étoffe pour votre toilette de séance. Pas trop de gaieté dans les couleurs, rien de triste non plus. Un bonnet à haute forme, modelant bien la tête, à ce bonnet un nœud tricolore flottant, une ceinture plus large relevant le ton brun de la jupe. Sur la poitrine, un fichu de gaze bouffante, agrafé par un bouquet de roses couleur soufre.

—Tu es certainement la perle des officieuses, dit la citoyenne Fouquier, je tiens à toi ; j'espère bien que tu ne me quitteras jamais.

—De mon plein gré, sans nul doute, citoyenne, mais qui peut prévoir les événements ?

—Si tu te mariais, par exemple...

—Je n'y songe guère, répondit Jeanne, en souriant ; mais il pourrait advenir que quelqu'un y pensât trop, et que ses poursuites me forçassent à quitter cette maison.

—Quoi, demanda la citoyenne Fouquier, l'homme

dont tu parles habite ici ?

Jeanne fit un signe affirmatif.

—Marcus ? ajouta la jeune femme en regardant Jeanne en face.

—Le citoyen Marcus, vous avez deviné.

—Comment peut-il ne pas te plaire ?

—Je ne compte pas me marier.

—C'est bien ! reprit la femme de l'Accusateur public je te défendrai contre lui. Je ne puis te promettre de le faire renvoyer, car mon mari attache, je ne sais pourquoi, un grand prix à ses services, mais du moins je ferai en sorte de te délivrer de ses importunités.

—Ce sera difficile.

—Oh ! ce que je veux, je le veux bien.

—Lui aussi, murmura Jeanne. Je vous remercie cependant de votre promesse, citoyen, et j'espère que Marcus se l'assera. Cette place me semble douce et facile à remplir, j'y resterai tant qu'il me sera possible d'y vivre.

Jeanne venait d'obtenir un résultat important. Sa maîtresse ne manquerait point de prendre son parti, même contre Fouquier-Tinville, et si elle se trouvait forcée de quitter subitement la maison de l'Accusateur, son départ passerait pour une conséquence de l'irritation causée par les importunités de Marcus. Enfin, si celui-ci, poussé par la jalousie et le désir de la vengeance, l'accusait d'avoir joué un rôle, dissimulée son véritable rang et tramé des complots contre la République, Jeanne opposerait à cette accusation la révélation qu'elle venait de faire à sa maîtresse des sentiments de Marcus.

Le reste du jour elle se sentit donc rassurée, mais elle n'en résolut pas moins de tenter, le soir même, ce qu'elle avait projeté pour le salut du comte Henri de Civray.

CHAPITRE XVIII

L'OBSERVATEUR DE L'ESPRIT PUBLIC.

Robert Comtois, loin de renoncer à son œuvre, la poursuivait avec une patience aiguillonnée par l'importance que devait avoir le succès. Il savait que sa fortune dépendait de la capture de la comtesse de Civray et de Cécile de Saint-Rieul ; mais chaque fois qu'il s'était placé sur le passage des deux femmes, ou qu'il avait cru trouver leur trace, quelqu'un s'était mis entre lui et sa proie, faisant échouer les plans les mieux combinés, et déjouant l'espion dans sa marche tortueuse.

Cependant, il devenait indispensable qu'il réussit, non seulement pour s'emparer de la fortune que les deux femmes conservaient, mais encore afin de détourner les soupçons de Fouquier, qui commençait à croire que Robert, loin de poursuivre les ci-devant, s'entendait avec eux, afin de les protéger et de les aider à passer la frontière, et celui-ci était bien prêt de devenir suspect à son tour.

Afin d'inspirer confiance à l'Accusateur public, Robert avait fait miroiter devant lui l'or et les diamants de la comtesse de Civray. Or les chefs du parti républicain semaient l'or autour d'eux, en échange de fastueux plaisirs. Les spoliations quotidiennes, suffisaient à peine à leurs prodigalités, et Fouquier tenait aux pierreries de Mme de Civray, autant que Robert lui-même.

Celui-ci, après avoir perdu la trace de la comtesse qu'il avait trois fois rencontrée rue des Noyers, revint à son premier plan, consistant à guetter autour de la prison Lazare ; la tendresse de la comtesse de Civray pour son fils ne devait-elle pas fatalement la pousser de ce côté ?

Depuis le jour où la prévoyante Jeanne lui ménagea un asile chez Rose Thé, la comtesse et Cécile avaient, par prudence, adopté le même costume que leur hôtesse. Elles l'aidaient dans une partie de son labeur, pour éviter la suspicion du quartier. Les seules heures de consolation qu'elles éprouvassent étaient celles durant lesquelles il leur était possible d'assister aux offices nocturnes dans le grenier de la rue Saint-Honoré, ou de se rencontrer avec Mme Roucher et sa fille, aux abords de la prison. Alors elles échangeaient des promesses d'amitié indestructible ; Eulalie prenait les lettres de